

La famille Boucher de Maskinongé

Mario Béland

Numéro 71, automne 2002

Une pinte d'histoire : l'industrie du lait

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béland, M. (2002). La famille Boucher de Maskinongé. *Cap-aux-Diamants*, (71), 70–70.

La famille Boucher de Maskinongé



Jean-Baptiste Roy-Audy (Charlesbourg, 1778 - Trois-Rivières?, avant 1848). Docteur François-Olivier Boucher et Marie-Luce Deligny, entre 1826 et 1831; huile sur toile, 65,8 x 55,8 cm. Don de monsieur Pierre-Olivier Boucher et de madame Odette Lapalme, à la mémoire de Paul Boucher, 2000.231 et 232. (Photos Musée du Québec, Patrick Altman).

Des six portraits à l'huile représentant trois couples de la famille Boucher étalés sur trois générations successives (voir *Cap-aux-Diamants*, été 2002), attardons-nous maintenant à ceux de la deuxième et de la troisième génération.

D'après une biographie parue dans *L'Opinion publique*, le 5 mars 1874, François Boucher (1778-1861), fils, navigue avec son père capitaine de navire à la Nouvelle-Écosse dès l'âge de 10 ans. Après avoir reçu une éducation commerciale à titre de commis, il est enseigne, à l'âge de 16 ans, au 1^{er} bataillon du Royal Canadian Volunteers, Compagnie de Bleury. Le 11 février 1802, à Berthier-en-Haut, il épouse Julie Olivier (1781-1857), fille d'un riche marchand de l'endroit. Avec l'aide de ce dernier, il ouvre alors un magasin général, près de l'église de Maskinongé, où peu à peu la paroisse tout entière ira s'approvisionner. Durant sa participation à la guerre de 1812, comme major dans la milice canadienne, son épouse prend le commerce en main. À son retour, continuant de s'occuper de la milice, François Boucher reçoit le titre, en 1822, de lieutenant-colonel. En outre, les affaires vont si bon train qu'elles permettent au négociant d'acquiescer un nombre de terres considérable, de devenir seigneur de Maskinongé et de Carufel et d'habiter un vaste manoir. Signalons qu'en 1837, Boucher démontra des sympathies pour la cause des patriotes. Dans ses dernières années, le vieux seigneur mena «une exis-

tence patriarcale» jusqu'à son décès à l'âge de 83 ans. Parmi les sept enfants du lieutenant colonel, mentionnons François-Xavier-Olivier (1804-1835) qui, après de brillantes études à Berthier et à Montréal, entre 1819 et 1823, obtient sa licence de pratique à titre de médecin et chirurgien, en 1826. Le 14 novembre de cette année-là, il épouse, à Maskinongé, Marie-Luce Deligny (1809-1832), fille de marchand, morte prématurément en janvier 1832 à l'âge de 23 ans, puis, en secondes noces, le 8 novembre 1835, Émilie Monro. François-Xavier-Olivier décède à son tour du choléra, en novembre 1835, à l'âge de 31 ans.

De toute évidence, la commande de quatre portraits des Boucher, père et fils ainsi que de leur épouse, a été entièrement assumée par le riche marchand de Maskinongé, réalisée par le même peintre durant la même période de temps, soit entre novembre 1826 et décembre 1831. Or, en raison du style très marqué des œuvres, véritable signature dans le cas de cet artiste, ce peintre ne peut être nul autre que Jean-Baptiste Roy-Audy. En effet, cet artiste autodidacte et décorateur, dit «primitif», employa dans la réalisation de ses portraits plusieurs formules ou recettes caractéristiques. Ainsi, la présence intense des modèles obtenue par un jeu de regards perçants, sinon obsédants, est contredite par l'aspect de masque de cire dû à un modelé sculptural des chairs ainsi qu'à un éclairage cru et uniforme. Si les visages aux traits figés sont

présentés de trois quarts, bouche et oreilles sont souvent vues de face, comme rapportées, tandis que les mains aux doigts tor-dus et effilés sont crispées. Un soin méticuleux, presque obsessionnel, est apporté aux quelques rares bijoux de même qu'aux coiffes de dentelles transparentes et de rubans fantaisistes, dont les courbes harmonieuses sont traitées comme de beaux morceaux décoratifs. À cet égard, un journaliste de *La Minerve* de Montréal, le 22 novembre 1830, rapporte à ses lecteurs que «le fini de ces portraits est extrême, et les draperies en sont très belles».

Se déplaçant au gré des commandes et répondant aux besoins d'une classe particulière, Roy-Audy est à l'époque le parfait prototype du peintre itinérant travaillant aussi bien à Québec et Montréal que dans des paroisses rurales, visitant et portraiturant curés, seigneurs, propriétaires fonciers, officiers de milice, fiers bourgeois ainsi que leurs épouses, tous parés de leurs plus beaux atours. Sa production révèle d'ailleurs une clientèle élargie, aussi bien campagnarde que citadine. On sait que durant cette période l'artiste séjourne dans la région de Maskinongé, réalisant dès 1820 un bon nombre de tableaux religieux et de portraits dans la paroisse de Louiseville (tous détruits ou disparus). Par la suite, entre deux séjours à Montréal, il peindra dans la région d'autres portraits parmi lesquels le couple d'Alexis Desaulniers, à Louiseville, vers 1829 (maintenant conservé au Musée du Québec). D'ailleurs, la présentation simple et statique, voire austère et rigide des Boucher et des Desaulniers est en accord avec le conservatisme du milieu rural que connaissait bien Roy-Audy. Ceci dit, on notera, à l'inverse, le caractère enlevé, voire moderne du portrait de François-Xavier-Olivier, empreint d'idéal, de fougue, de détermination et de jeunesse, qualités qui renvoient ici à l'esprit romantique.

Le Musée du Québec possède une vingtaine de tableaux de Jean-Baptiste Roy-Audy dont une dizaine de portraits qui peuvent lui être attribués avec certitude (voir *Cap-aux-Diamants*, automne 1987 et hiver 1994). En raison de la rareté des œuvres de Roy-Audy sur le marché, il est entendu que les quatre portraits de la famille Boucher ajoutent à notre collection un ensemble exceptionnel et de grande qualité réalisé par ce peintre. Plus encore, ces portraits d'une famille à la fois rurale et seigneuriale, bourgeoise et fortunée témoignent des valeurs et du statut social de toute une classe canadienne dans le premier tiers du XIX^e siècle. ♦

Mario Béland, conservateur de l'art ancien de 1850 à 1900